

## Instable

« Ceux qui pratiquent l'art deviennent des vagabonds, des nomades modernes qui ne trouveront jamais de foyer parmi les hommes sédentarisés. » (1)

*Instable* est le septième chapitre d'un répertoire d'œuvres et d'expositions, « L'apparence des choses », que Rachel Labastie développe depuis plusieurs années afin d'explorer la manière dont nous percevons le monde, par trop unique et absolue.

Son exposition au Parvis, dont plusieurs œuvres sont spécifiquement produites pour l'occasion, interroge les notions de déplacement, de nomadisme et de pèlerinage, évoquant, au moyen de la sculpture le corps et son absence dont l'empreinte, ou la trace, est sujet d'une mobilité possible, réelle et métaphorique.

Sommes-nous tous des nomades immobiles ? Étrangers en nos territoires et partout ailleurs ? Quelles frontières brisons-nous ? Où se trouvent nos origines ?

Telles pourraient être les questions que pose l'artiste, ancrant dans la terre crue et cuite des gestes, des mouvements, des formes qui attestent de la violence liée au déracinement et à la précarité des existences nomades.

Définir la notion de territoire n'est pas chose aisée. Le terme n'est pas univoque et, d'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre, il reçoit des acceptions très nuancées.

D'un point de vue étymologique, le territoire renvoie évidemment au latin « terra », « la terre », le matériau de prédilection de l'artiste. Mais, d'après le *Corpus juris civilis*, grand ouvrage de droit romain antique conçu à l'époque Justinienne (et qui constitue l'un des fondements du droit moderne), il évoque le *Jus terrendi*, soit le droit de terrifier ou de protéger sa terre par la menace. Or, rien n'entre plus en résonance avec le travail de Rachel Labastie que la matérialité de la terre dont l'usage parfois brutal révèle une puissante tension qui nous fait voir plus loin que l'apparente séduction de ses œuvres.

Le travail de Rachel Labastie a ceci d'ambivalent qu'il se situe toujours dans un espace transitoire où ses œuvres ne sont pas tout à fait ce qu'elles semblent être et où leur indéniable pouvoir d'attraction entre en contradiction avec la violence avec laquelle elles ont été créées, ou avec les drames qu'elles dénoncent.

Rachel Labastie est en effet démiurge d'un monde poétique, essentiellement constitué de sculptures au feu, terres cuites, parfois crues, de grès, de marbre et de céramique, qui oscille toujours entre sensualité et contrainte, plaisir et enferment, séduction et cruauté. Ses pièces, réalisées avec beaucoup de minutie et de temps, interrogent ainsi les notions de contrainte, d'enferment et d'aliénation.

Virtuose et autodidacte, l'artiste pétrit sa terre à mains nues, à coups de poings et de pieds, elle « pratique un art de cuisson » (2) assumé et invente même un procédé grâce auquel le matériau ne sèche jamais. Le répertoire d'objets qu'elle forme est issu du quo-

tidien (bottes, lit...) et renvoie parfois à l'organique (corps, dents, cerveau, mains...), au voyage (ailes, bateau, bâtons, roue...), à la liturgie (retable, calice...) ou relève du registre de la violence (entraves, haches...)

Pour son exposition au Parvis, Rachel Labastie invente des territoires en déplacement qu'elle fait exister par la trace des mains qui les façonnent, celle des pieds qui les arpentent et du corps qui les quitte. Car, si ce dernier est son principal outil de travail, il est rarement matérialisé. Présent, bien qu'absent, le corps s'incarne dans des gestes, des mouvements, des évocations où il est potentiellement contraint. Ici, déplacé et fuit.

Le territoire que propose Rachel Labastie pour Le Parvis est un état de déracinement et d'errance. Il renvoie à sa propre histoire.

Installée au fond du centre d'art, *Djelem, Djelem*, une grande roue en osier, tourne sur elle-même. Au sol, des plaques d'argile sèche reçoivent une performance au cours de laquelle l'artiste, marchant et brisant la terre sèche sous ses pieds, va chanter l'hymne des Gitans « Djelem, Djelem » dont la sculpture porte le nom. La performance est restituée dans une vidéo présentée au sein du même espace.

Ce rituel renvoie aux origines de l'artiste dont la grand-mère maternelle appartenait à la communauté nomade des Jenisch principalement constituée de vanniers. « Cette roue en osier qui tourne lentement parle aussi d'une lignée, d'une errance familiale menée plusieurs générations durant. Elles évoquent pareillement l'histoire de ce matériau » précise l'artiste. Ce pan de réel, vécu ou transmis, liant terre et migration, s'incarne encore dans d'autres œuvres.

Détournées de leur fonction première, des *Bottes*, de celles qui évoquent le travail du jardin, de la ferme ou de l'atelier, sont réalisées par moulage en céramique et grès fumé. Ayant subies l'épreuve du feu, elles portent en elles quelque chose de la souillure, du ravage, et semblent bien crier leur désir d'évasion. « Les bottes ne parlent pas d'une histoire en particulier. Chacun peut s'y projeter. Ce qui m'intéresse, autant dans la création que dans la vie, ce n'est pas où je vais mais le chemin que j'emprunte. » Ainsi, imagine-t-on facilement cette série composant une longue marche à travers le centre d'art.

En écho à *Bottes*, à *Djelem, Djelem* et sa vidéo, une seconde œuvre incarne le corps de l'artiste. *Caisse (pieds)* saisit l'artiste en plein déplacement. Un moulage de ses jambes, amputées en leur partie supérieure, est réalisé en terre crue. Émergeant d'un fond de caisse d'œuvre empli de terre, elles semblent être figées en plein vol ou en pleine errance. Ce déplacement presque invisible tracé par le corps de l'artiste évoque la figure du flâneur de Walter Benjamin et sa capacité à réinventer poétiquement les limites de l'espace et de la pensée.

Mais il rappelle également le sol d'argile que Rachel a foulé de ses pieds lors de sa performance et qu'elle a fini par détruire.

Rachel Labastie, on l'a dit plus haut, a inventé une terre crue, une terre qui ne sèche pas et qui ce faisant retient avec aisance l'empreinte de son corps et les coups qu'elle assène pour révéler les formes. Ce rapport à la terre, sensuel, physique et presque métaphysique, est très puissamment exprimé dans *Retable*, une œuvre produite pour l'exposition qui substitue à l'exercice de la marche le pèlerinage votif et marial. Et, à cet égard, la présence de Lourdes à proximité n'y est pas étrangère (3). Trois caisses, évoquant celles utilisées pour les transports d'œuvres et assemblées pour former un retable, sont tapissées de terre crue. Rachel Labastie y modèle au poing la célébration de l'Eucharistie, figurant en leur centre l'empreinte d'un calice.

Sans bâton, il n'y a pas de pèlerin !

Instrument de pouvoir, de domination et de protection, il soutient la marche et relie le corps au ciel et à la terre. Défiant la banalité plus qu'il n'y paraît, le bâton est un objet symbolique qui ne manque pas d'inspirer l'artiste.

Réactivant au Pays-Basque espagnol, un village abandonné, Rachel Labastie met au jour une tradition vernaculaire en réalisant un grand feu primitif pour y cuire les vestiges de céramiques exhumés. Une série des bâtons d'argile, constitués de morceaux d'assiettes, de goulots de bouteilles, de bris de faïences et de tuiles cassées, naît de ce rituel magique pour réanimer ce village fantôme et retrouver les traces et traditions de vies passées (4).

Légèrement appuyés sur un des murs du centre d'art, ces neuf bâtons d'argile, ressemblant à des bois fossiles, invitent le visiteur à la marche afin qu'il arpente les territoires qui nous lient et où s'expriment notre identité, notre culture.

Avec *Instable*, l'artiste nous propose de pratiquer un nomadisme du corps et de l'esprit en nous obligeant à regarder ses œuvres non plus comme de beaux artefacts à admirer, mais bien comme les traces, gestes et témoins d'une manière de penser poétiquement le monde, ses blessures et ses « réparations ».

(1) Dialectique de la raison, Théodor W. Adorno et Max Horkheimer, 1944.

(2) Paul Ardenne, « Des objets vie », catalogue « Des Forces Rachel Labastie », éditions La Mulette, Le bord de l'eau.

(3) Le Parvis est situé à 20km du Sanctuaire Notre-Dame de Lourdes.

(4) Réalisés lors de la résidence transfrontalière, association COOP, en collaboration avec le centre d'art Huarte.

Magali Gentet, responsable du centre d'art contemporain et commissaire de l'exposition